

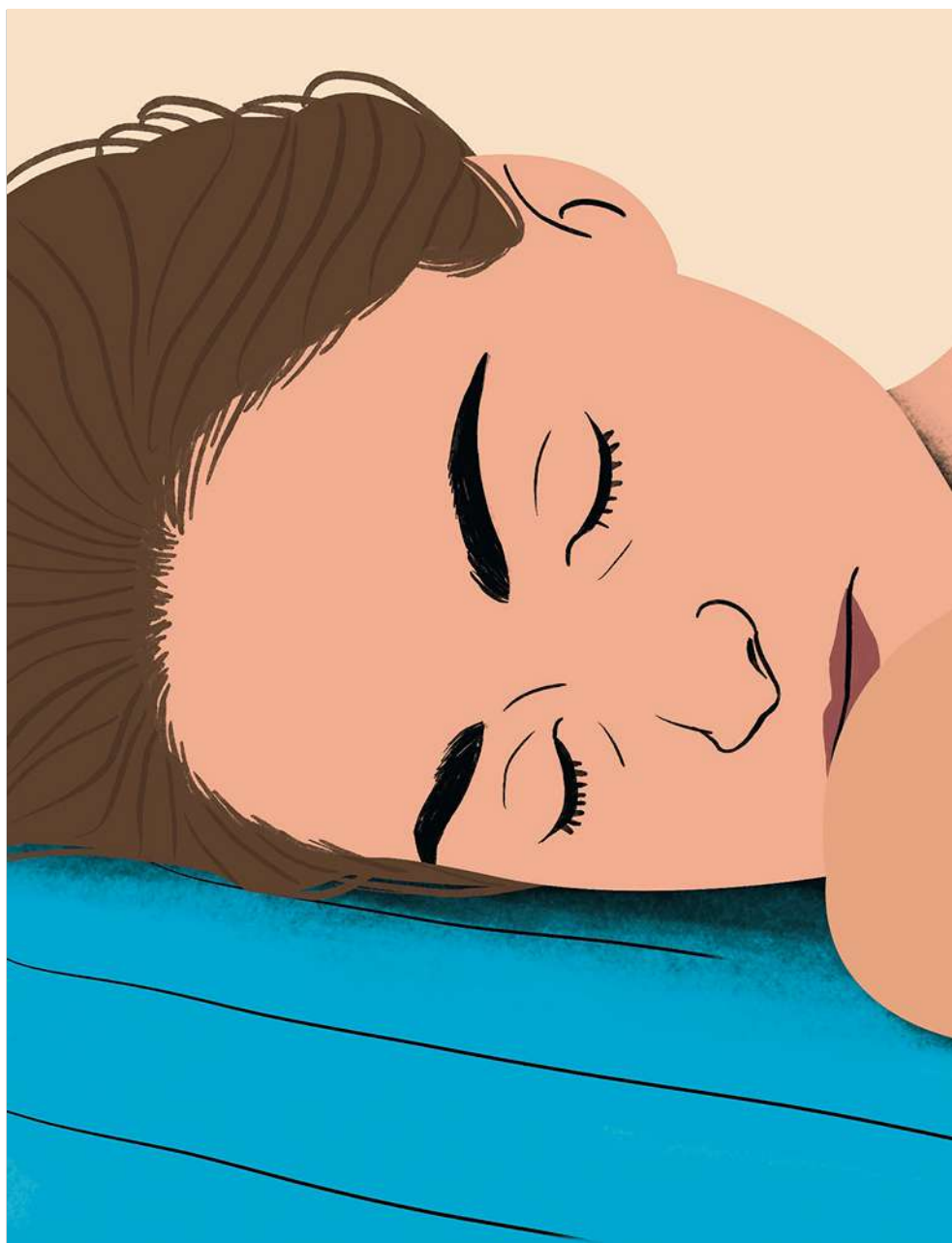
L'instinct maternel, entre mythe et réalité

Par **Thierry Fiorilli**

La découverte de la présence de cellules fœtales dans le cerveau maternel en serait l'explication scientifique. Des chercheurs contestent cette théorie.

«C'était une grossesse à risque, se remémore Olga, 44 ans, maman de jumelles qui ont aujourd'hui 17 ans. La survie de l'une des deux n'était pas garantie. Malgré ça, tout au long, j'étais tranquille et connectée à elles. C'est bizarre à dire mais je "sentais" qu'elles seraient bien toutes les deux. Je crois que c'est là que mon instinct maternel a démarré. Après l'accouchement, c'était même spectaculaire: j'étais toujours connectée avec les filles et je savais toujours quoi faire pour elles, ça venait de quelque chose qui était "en moi". Depuis, je dis souvent que nous, les humains, nous sommes vraiment comme les animaux. Il faut suivre ce qu'on ressent, même sans réfléchir, c'est souvent ça qui amène à la meilleure solution. Quand j'allaitais, je me réveillais une minute avant que l'une commence à pleurer. Quand elles étaient plus grandes, quelque chose m'avertissait que l'une serait malade. Et maintenant, je les regarde et je vois tout de suite s'il y a un problème, même si elle font tout pour le dissimuler. Je crois que cet instinct ne s'arrêtera jamais. Il évolue juste comme l'enfant évolue. Je pense aussi que c'est cet instinct maternel qui fait que les filles passeront toujours avant tout le monde pour moi. C'est naturel, je sais que ça doit être comme ça, je ne me pose pas de questions.»

Rosa, 34 ans, maman d'une petite de 3 ans et d'une encore plus riquiqui (1 an), est plus sceptique: «Je ne suis pas certaine que l'instinct maternel existe. Je pense plutôt que si on s'occupe beaucoup





d'un enfant, on développe cette sensibilité, cette inquiétude qu'on explique par "l'instinct maternel". Il existe autant chez le père, mais comme, dans la pratique, ça reste souvent le rôle de la mère, on a vite fait d'appeler ça "instinct maternel". Bien sûr, juste après l'accouchement, il y a une différence entre la mère et l'autre parent qui n'a pas porté l'enfant: parce qu'il y a eu la grossesse, les hormones, tout ça. Moi, les premiers mois, j'éprouvais beaucoup de stress pour la petite. Même quand son papa la prenait dans les bras, j'avais peur qu'il lui arrive quelque chose. Je me disais: "s'il trébuche, s'il la cogne par accident"... La première fois que je suis sortie sans elle, je me souviens de cette impression, physique, comme si une partie de mon corps manquait. Pareil quand elle avait 6 mois: je suis partie en vacances une semaine avec une copine; ce fut vraiment difficile. Mais est-ce pour autant de l'instinct maternel?»

«Un instinct animal»

Absolument pas, d'après Mélanie, 60 ans, mère d'une fille de 30 ans et d'une autre de 25. «Je ne crois pas trop à l'instinct maternel. D'abord parce que c'est un des seuls instincts qu'on aurait gardés de notre animalité – l'instinct maternel chez les animaux, c'est clair, net et évident – et puis, parce que postuler que l'instinct maternel existe, ça culpabilise les femmes qui ne l'ont pas, et ça a bon dos pour beaucoup de pères, qui se déchargent encore plus facilement de tâches qu'ils pourraient tout à fait prendre en charge. Je pense que c'est plus cérébral, plus sentimental, ça dépend des gens. Moi, j'étais ...

Le débat sur l'instinct maternel dure depuis, au moins, le XIX^e siècle.

... attachée à mes filles dès que j'étais enceinte et, une fois nées, c'est sûr que j'aurais donné ma vie pour elles, aujourd'hui encore. D'ailleurs, une fois, je suis tombée dans l'escalier avec la plus petite dans les bras et je n'ai cherché qu'à la protéger, elle, sans essayer de me retenir, moi. S'il fallait me jeter dans le vide pour les sauver, je le ferais mais, en même temps, je n'ai jamais ressenti à distance que quelque chose n'allait pas pour elles. Et quand j'avais mes montées de lait avant qu'elles pleurent, quand elles étaient bébés, je pense que ça relevait plus d'une horloge biologique que d'un instinct maternel.»

Flora, 26 ans, enceinte de sept mois, n'en sait pas beaucoup plus: «Quand je suis tombée enceinte, honnêtement, je n'ai pas ressenti ce récit qui aurait voulu que je sois d'office et tout de suite amoureuse de mon fœtus. Là, je suis heureuse, curieuse, mais c'est un processus progressif. Pour autant, je n'arrive pas encore à l'humaniser. Et je n'ai pas ce lien d'amour mère-fille. En revanche, et je pense que c'est lié à l'instinct maternel, quand on a appris, à six mois et demi, qu'il y avait un risque pour elle, j'ai ressenti super fort et tout de suite un besoin de la protéger, quoi qu'il arrive, et que toutes mes décisions seront dictées par son bien-être à elle. Je pense qu'il y a eu un déclic, j'ai réalisé que c'était mon enfant et mon devoir de la protéger. Perso, c'est dans cet impératif de protection que je situe ce qu'on appelle "l'instinct maternel", qui est pour moi davantage un instinct animal. C'est comme quand j'ai recueilli mon chat: il était tout petit, dans un état lamentable, il mangeait des feuilles, il s'est blessé très vite tant ses os étaient fragiles, et j'ai tout de suite eu cette conscience que, sans moi, il ne survivrait pas et que c'était mon rôle de le protéger.»

Un débat multifacette

On pourrait multiplier les témoignages –Marguerite, 77 ans, huit fois grand-mère et avec cinq arrière-petits-enfants au compteur, affirme ainsi «ressentir toujours quand l'un de [ses] quatre enfants est en difficulté, même s'il habite à l'étranger».

On pourrait aussi aligner les répliques –André, le mari de Marguerite, estime qu'«elle est de nature tellement inquiète qu'en réalité, elle redoute toujours que quelque chose cloche, donc, statistiquement, inévitablement, des fois c'est à juste titre, mais ce n'est pas à cause d'un lien invisible qui traversait jusqu'aux

«Les mères accumulent des cellules de leurs enfants au fur et à mesure des gestations.»

frontières» et Grégory, 53 ans, se rappelle que «lorsque j'étais en couple, je ne me réveillais jamais quand le petit pleurait, c'était toujours sa maman. Moi, je ne l'entendais même pas, mais quand on s'est quittés et que j'avais sa garde, alors qu'il n'avait pas 2 ans, j'étais à son chevet au moindre bruit. C'est donc moins une question d'instinct que de prise de conscience.»

On pourrait mais on n'aurait toujours pas la réponse à la question: c'est quoi exactement l'instinct maternel chez l'humain? D'autant qu'il n'y a pas de définition scientifique et que le débat fait rage, depuis au moins le XIX^e siècle. Un débat où se mélangent, comme l'illustrent ces témoignages recueillis auprès de femmes et d'hommes de différentes générations, les notions d'«instinct», de physiologie, de comportement, d'attachement, de construction sociale et de fonctionnement génétique.

Florilège d'interprétations

Concrètement, s'opposent ou s'entremêlent depuis 150 ans écrits, théories, recherches et expériences, en biologie, psychologie, anthropologie, sociologie, pédiatrie, philosophie, féminisme et neurosciences. En résumé et entre autres:

- Le comportement maternel est une adaptation biologique issue de la sélection naturelle et l'un des instincts sociaux les plus puissants de l'évolution parce qu'il est primordial pour la survie de l'espèce (Darwin, 1871).

- L'instinct maternel n'existe pas, mais la relation maternelle à l'enfant est innée, automatique, universelle et exclusivement féminine, s'expliquant par des structures comportementales génétiquement programmées s'activant au contact de stimuli produits par le bébé (Konrad Lorenz, 1935).

- Il n'y a aucun automatisme, mais bien la capacité de la mère à s'adapter progressivement et presque totalement aux besoins du nourrisson, grâce à un état d'empathie fusionnelle et intense (Donald Winnicott, années 1950).

- L'instinct maternel existe, relève de la biologie, est donc inné et s'exprime grâce à un pic hormonal (ocytocine (1) + prolactine + endorphines) déclenché durant et après l'accouchement (Michel Odent, années 1960).

- L'institution de la maternité a historiquement été organisée par des structures patriarcales et il faut distinguer cette institution –*motherhood*– de la pratique

du maternage –*mothering* (Adrienne Rich, 1976).

– Il n'y a pas de comportement maternel universel et nécessaire mais une norme imposée à la «bonne mère» depuis le XVIII^e siècle, norme valorisant l'investissement affectif, l'allaitement, la présence constante auprès de l'enfant et le sacrifice de soi, bref un comportement historiquement et socialement construit (Elisabeth Badinter, 1980).

– Le comportement maternel résulte d'un mélange de prédispositions biologiques, des changements hormonaux de la grossesse et du post-partum, des stimuli produits par le bébé, de l'expérience de la mère, de l'environnement social et de la présence d'autres personnes participant aux soins de l'enfant (Sarah Blaffer Hrdy, 2000).

– Le comportement maternel se transmet de génération en génération –plus on a été l'objet d'attention de la part de sa mère, plus on est attentionnée pour son propre enfant– et pas par les gènes (Frances Champagne, années 2000).

Le rôle du microchimérisme

C'est dans ce vaste, vieux et complexe débat qu'a surgi, en 1993, la découverte, par la généticienne américaine Diana Bianchi, de la présence de cellules fœtales dans le corps maternel 27 ans après la naissance. On savait déjà depuis un siècle très précisément (en 1893, grâce au pathologiste allemand Christian Georg Schmorl) que des cellules étaient transférées du fœtus à la mère, mais pas qu'elles demeuraient dans ses organes durant des dizaines d'années. Ce phénomène de transfert de cellules est appelé microchimérisme et, détaille Olivier De Backer, directeur du laboratoire de génétique de l'UNamur et spécialiste des questions relatives aux échanges placentaires, «est bidirectionnel. Pendant la gestation chez les mammifères placentaires, des cellules maternelles sont transférées au fœtus, à travers le placenta, ce qui entraîne du microchimérisme maternel –c'est-à-dire que le fœtus puis l'enfant est constitué de ses propres cellules mais aussi d'une petite proportion de cellules maternelles. A l'inverse, des cellules fœtales sont transférées vers la mère et se retrouvent dans différents tissus maternels. Une fois

la gestation terminée, ces cellules persistent, tant chez l'enfant que chez la mère, même si leur nombre va diminuer. Mais donc, nous avons encore tous des cellules de notre maman quelque part dans notre organisme. Et donc, les mères accumulent des cellules provenant de leurs enfants au fur et à mesure qu'elles accumulent les gestations. L'intensité de ces échanges, donc la quantité de cellules transférées, varie d'une espèce à une autre et d'un individu à un autre.»

La question est de savoir quel est le rôle de ces cellules microchimériques fœtales. «Ce qui est le mieux documenté, reprend Olivier De Backer, c'est leur fonction immunitaire. Au sein d'une même espèce, on est toutes et tous différents, ce qui est dû aux différences génétiques et au fait qu'on se reproduit de façon sexuée, ce qui signifie que chaque individu reçoit la moitié de ses chromosomes de son père et l'autre moitié de sa mère. Ces chromosomes contiennent des gènes qui déterminent des protéines; ces gènes et protéines sont différents d'un individu à l'autre. A côté de ça, il y a le système immunitaire, composé de cellules et de molécules et qui permet de dresser des réactions contre les antigènes (un virus, une bactérie, une cellule cancéreuse, etc.). Donc, lorsque ces cellules qui nous ...



Et s'il s'agissait plus d'une prise de conscience que d'une question d'instinct?



«Il existerait plutôt un “radar émotionnel” partagé tant par les hommes que par les femmes.»

... sont étrangères se retrouvent dans notre organisme, on peut les rejeter. C'est aussi le cas lorsque nous sont transmises des cellules provenant d'autres individus, lors de greffes d'organes ou lors de transfusions, par exemple. Dès lors, chez les mammifères, pendant une gestation, l'organisme de la mère accueille des antigènes étrangers puisqu'une partie de ceux du fœtus proviennent du père. Par conséquent, normalement, le système immunitaire de la mère devrait les attaquer, les rejeter. Sauf que ça ne se produit pas: il existe un mécanisme de tolérance du système immunitaire de la mère par rapport au fœtus. Mécanisme dans lequel sont impliqués les échanges de cellules du fœtus vers elle.»

«Rien ne le prouve»

Des recherches (en 2022 et 2023) sur la présence de ces cellules fœtales dans le cerveau des mères impliquent ces cellules microchimériques dans des phénomènes de cicatrisation, de réparation, de régénération chez la maman «mais il faut être beaucoup plus prudent», affirme le généticien de l'UNamur. Pareil face à ce qui ne serait jusqu'ici qu'une hypothèse, une éventualité: ces cellules fœtales transmises à la mère expliqueraient au moins partiellement ce qu'on a communément résumé par

Ce qu'on appelle «instinct maternel» comporte une composante émotionnelle très importante.

«l'instinct maternel». «Aucune expérience ne le prouve, précise Olivier De Backer. D'autant que l'instinct maternel n'existe pas seulement chez les mammifères placentaires, il existe chez les oiseaux, et dans bien d'autres espèces, où il n'y a pas ces échanges de cellules. Ce qu'on appelle “instinct maternel” n'est évidemment pas qu'une affaire de cellules ou de molécules, il comporte une composante émotionnelle très importante et il a été retenu dans l'évolution parce que, d'un point de vue darwinien, il permet d'augmenter le succès de sa reproduction, donc le succès de ses gènes. Mais je ne pense pas qu'on puisse l'attribuer, même en partie, au microchimérisme.»

D'autant que les récents travaux étudiant les cellules fœtales présentes dans le cerveau maternel s'attachent plutôt à leur effet sur la santé (physique et mentale) des mères qu'au maternage en tant que tel. D'autant aussi que deux études (2023 et janvier dernier) de l'université Jean Monnet, à Saint-Etienne (France), analysant l'activité cérébrale des femmes et des hommes face aux pleurs de nourrissons, démontrent qu'il «existe un connectome cérébral spécifique universel qui s'active lorsque des pleurs de bébé sont perçus, résume Camille Fauchon, l'une des scientifiques stéphanoises. Nous mobilisons tous le réseau auditif pour intégrer les signaux sonores, le réseau d'empathie pour ressentir et se représenter la douleur du bébé, le réseau miroir pour préparer une réponse incarnée adaptée et le réseau de mentalisation pour attribuer au bébé ses intentions et ses besoins. Ceci est indépendant du sexe ou de l'expérience que l'on a avec les enfants.» Autrement dit, il n'existerait pas d'«instinct maternel» spécifique, mais plutôt un «radar émotionnel» universel partagé de la même manière par les hommes et les femmes.

N'empêche, celles qui affirment que «mon enfant fait toujours partie de moi», même lorsque l'enfant est devenu adulte, n'ont pas tort. Puisque les mères gardent en elles des cellules de leur progéniture. ●

(1) L'ocytocine est surnommée «l'hormone de l'amour» ou «hormone de l'attachement», notamment. La prolactine est l'hormone qui sert au déclenchement de l'allaitement maternel après l'accouchement. Les endorphines sont les hormones qui procurent le plaisir, le bien-être. Elles sont toutes produites et libérées par le cerveau.